

condamner les choses avant que de les voir, de se défaire de toute prévention, et de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont partout innocentes, et qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révéler; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que me demandait la délicatesse de la matière; et que j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance: on le connaît d'abord aux marques que je lui donne; et, d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme, et ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose.

Je sais bien que, pour répondre, ces messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au théâtre à parler de ces matières: mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, et qu'ils ne prouvent en aucune façon. Et sans doute il ne serait pas difficile de leur faire voir que la comédie, chez les anciens, a pris son origine de la religion, et faisait partie de leurs mystères: que les Espagnols, nos voisins, ne célèbrent guère de fête où la comédie ne soit mêlée; et que, même parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrérie à qui appartient encore aujourd'hui l'hôtel de Bourgogne; que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importants mystères de notre foi; qu'on en voit encore des comédies imprimées en lettres gothiques, sous le nom d'un docteur de Sorbonne, et, sans aller chercher si loin, que l'on a joué de notre temps des pièces saintes de M. Corneille, qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est, dans l'état, d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres: et nous avons vu que le théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissants, le plus souvent, que ceux de la satire: et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions, mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant, mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de piété dans la bouche de mon imposteur. Eh! pouvais-je m'en empêcher pour bien représenter le caractère d'un hypocrite? Il suffit, ce me semble, que je fasse connaître les motifs criminels qui lui font dire les choses, et que j'en aie retranché les termes consacrés, dont on aurait eu peine à lui entendre faire un mauvais usage. — Mais il débite au quatrième acte une morale pernicieuse. — Mais cette morale est-elle quelque chose dont tout le monde n'ait les oreilles rebattues? Dit-elle rien de nouveau dans ma comédie? et peut-on craindre que des choses si généralement détestées fassent quelque impression dans les esprits; que je les rende dangereuses en les faisant monter sur le théâtre; qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérat? Il n'y a nulle apparence à cela, et l'on doit approuver la comédie du Tartuffe, ou condamner généralement toutes les comédies.

C'est à quoi l'on s'attache furieusement depuis un temps; et jamais on ne s'était si fort déchaîné contre le théâtre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des pères de l'Eglise qui ont condamné la comédie; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi l'autorité dont on prétend appuyer la censure est détruite par ce partage: et toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinion en des esprits éclairés des mêmes lumières, c'est qu'ils ont pris la comédie différemment, et que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption, et confondue avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des spectacles de turpitude.

En effet, puisqu'on doit discourir des choses et non pas des mots, et que la plupart des contrariétés viennent de ne se pas entendre et d'envelopper dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque, et regarder ce qu'est la comédie en soi, pour voir si elle est condamnable. On connaît sans doute que, n'étant autre chose qu'un poème ingénieux qui, par des leçons agréables, reprend les défauts des hommes, on ne saurait la censurer sans injustice. Et si nous voulons ouvrir la-dessus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ses plus célèbres philosophes ont donné des louanges à la comédie, ceux qui faisaient profession d'une sagesse si austère, et qui criaient sans cesse après les vices de leur siècle. Elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au théâtre, et s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art de faire des comédies. Elle nous apprendra que de ses plus grands hommes, et des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mêmes; qu'il y en a eu d'autres qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avaient composées; et que la Grèce a fait pour cet art éclater son estime par les prix glorieux et par les superbes théâtres dont elle a voulu l'honorer; et que, dans Rome enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires; je ne dis pas dans Rome débauchée, et sous la licence des empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des consuls, et dans le temps de la vigueur de la vertu romaine.

J'avoue qu'il y a eu des temps où la comédie s'est corrompue. Et qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours? Il n'y a chose si innocente où les hommes ne puissent porter du crime; point d'art si salutaire dont ils ne soient capables de renverser les intentions; rien de si bon en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La médecine est un art profitable, et chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons; et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La philosophie est un présent du ciel; elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connaissance d'un Dieu par la contemplation des merveilles de la nature; et pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, et qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impunité. Les choses mêmes les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes; et nous voyons des scélérats qui, tous les jours, abusent de la piété, et la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'enveloppe point dans une fausse conséquence la bonté des choses que l'on corrompt, avec la malice des corrupteurs. On sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art: et, comme on ne s'avise point de défendre la médecine pour avoir été bannie de Rome, ni la philosophie pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes, on ne doit point aussi vouloir interdire la comédie pour avoir été censurée en de certains temps. Cette censure à eu ses raisons, qui ne subsistent point ici. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pu voir; et nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, et lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer n'est point du tout la comédie que nous voulons défendre; il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout à fait opposées. Elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre, que la ressemblance du nom; et ce serait une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olympie, qui est femme de bien, parce qu'il y a une Olympie qui a été une débauchée. De semblables arrêts, sans doute, feraient un grand désordre dans le monde; il n'y aurait rien par là qui ne fût condamné; et puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grâce à la comédie, et approuver les pièces de théâtre où l'on verra régner l'instruction et l'honnêteté.

Je sais qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie, qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses; que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes qu'elles sont pleines de vertu, et que les âmes sont attendries par ces sortes de représentations. Je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête; et c'est un haut état de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre âme. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine; et je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et à adoucir les passions des hommes que de vouloir les retrancher entièrement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre; et si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu et notre salut, il est certain que la comédie en doit être, et je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste; mais, supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles, et que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par le mot d'un grand prince sur la comédie du Tartuffe.

Huit jours après qu'elle eut été défendue, on représenta devant la cour une pièce intitulée SCARAMOUCHE ERMIITE; et le roi, en sortant, dit au grand prince que je veux dire: « Je voudrais bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Molière ne disent mot de celle de SCARAMOUCHE. » A quoi le prince répondit: « La raison de cela, c'est que la comédie de SCARAMOUCHE joue le ciel et la religion, dont ces messieurs-là ne se soucient point; mais celle de Molière les joue eux-mêmes, c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. »

LE TARTUFE

COMÉDIE EN CINQ ACTES. — 1667.

PERSONNAGES.

MADAME PERNELLE, mère d'Orgon. CLÉANTE, beau-frère d'Orgon.
ORGON, mari d'Elmire. TARTUFE, faux dévot.
ELMIRE, femme d'Orgon. DORINE, suivante de Mariane.
DAMIS, fils d'Orgon. M. LOYAL, sergent.
MARIANE, fille d'Orgon. UN EXEMPT.
VALÈRE, amant de Mariane. FILIPOTE, servante de M^{me} Pernelle.

La scène se passe à Paris, dans la maison d'Orgon.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DAMIS, DORINE, FILIPOTE.

M^{me} PERNELLE. Allons, Filpote, allons; que d'eux je me délivre.

ELMIRE. Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

M^{me} PERNELLE. Laissez, ma bru, laissez; ne venez pas plus loin.

ELMIRE. De ce que l'on vous doit envers vous l'on s'acquitte.

M^{me} PERNELLE. C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci.

ELMIRE. Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite?

M^{me} PERNELLE. Et que de me plaindre on ne prend nul souci.

ELMIRE. Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée.

M^{me} PERNELLE. Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée.

ELMIRE. On n'y respecte rien, chacun y parle haut.

M^{me} PERNELLE. Et c'est tout justement la cour du roi Pétaud.

ELMIRE. Si...

M^{me} PERNELLE. Vous êtes, ma mie, une fille suivante.

ELMIRE. Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente.

M^{me} PERNELLE. Vous vous mêlez surtout de dire votre avis.

ELMIRE. Mais...

M^{me} PERNELLE. Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils.

DAMIS. C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand mère.

M^{me} PERNELLE. Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père, qu'il mourrait.

DAMIS. Que vous prenez tout l'air d'un méchant garnement.

M^{me} PERNELLE. Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE. Je crois...

M^{me} PERNELLE. Mon Dieu! sa sœur, vous faites la discrète.

MARIANE. Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez douce!

M^{me} PERNELLE. Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort.

MARIANE. Et vous menez sous cape un train que je hais fort.

ELMIRE. Mais, ma mère...

M^{me} PERNELLE. Ma bru, qu'il ne vous en déplaie.

ELMIRE. Votre conduite, en tout, est tout à fait mauvaise.

M^{me} PERNELLE. Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux.

ELMIRE. Et leur défunte mère en usait beaucoup mieux.

M^{me} PERNELLE. Vous êtes dépensière; et cet état me blesse.

ELMIRE. Que vous aliez vêtue ainsi qu'une princesse.

M^{me} PERNELLE. Quiconque à son mari veut plaire seulement.

ELMIRE. Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

M^{me} PERNELLE. Mais, madame, après tout...

ELMIRE. Pour vous, monsieur son frère,

M^{me} PERNELLE. Je vous estime fort, vous aime et vous révère.

ELMIRE. Mais enfin, si j'étais de mon fils, son époux,

M^{me} PERNELLE. Je vous prierais bien fort de m'entrer point chez nous.

ELMIRE. Sans cesse vous préchez des maximes de vivre

M^{me} PERNELLE. Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.

ELMIRE. Je vous parle un peu franc; mais c'est là mon humeur,

M^{me} PERNELLE. Et je ne m'ache point ce que j'ai sur le cœur.

ELMIRE. Votre monsieur Tartufe est bien heureux, sans doute...

M^{me} PERNELLE. C'est un homme de bien qu'il faut que l'on écoute;

ELMIRE. Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,

M^{me} PERNELLE. De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS. Quoi! je souffrirai, moi, qu'un egot de critique,

DORINE. Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique,

DAMIS. Et que nous ne puissions à rien nous divertir,

DORINE. Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir?

DAMIS. On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes;

DORINE. Car il contrôle tout, ce critique zélé.

M^{me} PERNELLE. Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.

DAMIS. C'est au chemin du ciel qu'il prétend vous conduire;

DORINE. Et mon fils à l'aimer vous devrait tous induire.

DAMIS. Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père, ni rien,

DORINE. Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien.

DAMIS. Je trahirais mon cœur de parler d'autre sorte.

DORINE. Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte:

DAMIS. J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied-plat

DORINE. Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DAMIS. Certes c'est une chose aussi qui scandalise

DORINE. De voir qu'un inconnu céans s'impatrimoise,

DAMIS. Qu'un gueux qui, quand il vint, n'avait pas de souliers,

DORINE. Et dont l'habit entier valait bien six deniers,

DAMIS. En vienne jusque-là que de se méconnaître,

DORINE. De contrarier tout, et de faire le maître.

M^{me} PERNELLE. Hé, merci de ma vie! il en irait bien mieux,

DAMIS. Si tout se gouvernait par ses ordres pieux.

DORINE. Il passe pour un saint dans votre fantaisie:

M^{me} PERNELLE. Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

DORINE. Voyez la langue!

DAMIS. A lui non plus qu'à son Laurent,

DORINE. Je ne me fierais, moi, que sur un bon garant.

M^{me} PERNELLE. J'ignore ce qu'un fond le serviteur peut être;

DAMIS. Mais pour homme de bien je garantis le maître.

DORINE. Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez

DAMIS. Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.

DORINE. C'est contre le péché que son cœur se courrouce,

DAMIS. Et l'intérêt du ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE. Oui; mais pourquoi, surtout depuis un certain temps,

DAMIS. Ne saurait-il souffrir qu'aucun hante céans?

DORINE. En quoi blesse le ciel une visite honnête,

DAMIS. Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête?

DORINE. Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous?

DAMIS. (Montrant Elmire.) Je crois que de madame il est, ma foi, jaloux.

DORINE. M^{me} PERNELLE. Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites,

DAMIS. Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites;

DORINE. Tout ce tracass qui suit les gens que vous hantez,

DAMIS. Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,

DORINE. Et de tant de laquais le bruyant assemblage,

DAMIS. Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.

DORINE. Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien;

DAMIS. Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.

CLÉANTE. Eh! voyez-vous, madame, empêcher qu'on ne cause?

DAMIS. Ce serait dans la vie un fâcheux; chose,

DORINE. Si, pour les sots discours où l'on peut être mis,

DAMIS. Il fallait renoncer à ses meilleurs amis.

DORINE. Et quand même on pourrait se résoudre à le faire,

DAMIS. Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire!

DORINE. Contre la médecine il n'est point de rempart.

DAMIS. A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard:

DORINE. Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,

DAMIS. Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE. Daphné, notre voisine, et son petit époux,

DAMIS. Ne seraient-ils point ceux qui parlent mal de nous?

DORINE. Ceux de qui la conduite offre le plus à rire.

DAMIS. Sont toujours sur autrui les premiers à médire:

DORINE. Ils ne manquent jamais de saisir promptement

DAMIS. L'apparente leur du moindre attachement,

DORINE. D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,

DAMIS. Et d'y donner le ton qu'ils veulent qu'on y croie.

DORINE. Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,

DAMIS. Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,

DORINE. Et, sous le faux espoir de quelque ressemblance,

Aux intrigues qu'ils ont donné de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public, dont ils sont trop chargés.
M^{me} PERNELLE. Tous ces raisonnements ne font rien à l'affaire.
On sait qu'Orante mène une vie exemplaire;
Tous ses soins vont au ciel, et j'ai su par des gens
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE. L'exemple est admirable, et cette dame est bonne!
Il est vrai qu'elle vit en austère personne;
Mais l'âge dans son âme a mis ce zèle ardent,
Et l'on sait qu'elle est prude à son corps défendant.
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages;
Mais, voyant de ses yeux tous les brillants baisser,
Au monde qui la quitte elle veut renoncer,
Et du voile pompeux d'une haute sagesse
De ses attraits usés déguiser la faiblesse.
Ce sont là les retours des coquettes du temps:
Il leur est dur de voir désertir les galants.
Dans un tel abandon leur sombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude:
Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose et ne pardonne à rien:
Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie,
Qui ne saurait souffrir qu'un autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sévré leurs desirs.



M^{me} PERNELLE (à Elmire).
Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire,
Ma bru. On est chez vous contrainte de se taire;
Car madame à jaser tient le dé tout le jour.
Mais enfin je prétends discourir à mon tour.
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage;
Que le ciel, au besoin, l'a céans envoyé
Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé;
Que pour votre salut vous le devez entendre,

Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre
Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont du malin esprit toutes inventions;
Là jamais on n'entend de pieuses paroles:
Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles;
Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.
Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées
De la confusion de telles assemblées:
Mille caquets divers s'y font en moins de rien;
Et comme, l'autre jour, un docteur dit fort bien,
C'est véritablement la tour de Babylone,
Car chacun y babille, et tout le long de l'anne:
Et, pour conter l'histoire où ce point l'engagea...
(Montrant Cléante.) Voilà-t-il pas monsieur qui ricane déjà!
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
Et sans... (A Elmire.) Adieu, ma bru; je ne veux plus rien dire.
Sachez que pour céans j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pié.
(Donnant un soufflet à Flipote.)
Allons, vous, vous révez, et bavez aux corneilles.
Jour de Dieu! je saurai vous frotter les oreilles.
Marchons, gaupe, marchons.

SCÈNE II.

CLÉANTE, DORINE.

CLÉANTE. Je n'y veux point aller,
De peur qu'elle ne vint encor me quereller.
Que cette bonne femme!...
DORINE. Ah! certes c'est dommage
Qu'elle ne vous oût tenir un tel langage:
Elle vous dirait bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.
CLÉANTE. Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée!
Et que de son Tartufe elle paraît coiffée!
DORINE. Oh! vraiment tout cela n'est rien auprès du fils,
Et, si vous l'aviez vu, vous diriez: C'est bien pis!
Nos troubles l'avaient mis sur le pied d'homme sage,
Et pour servir son prince il montra du courage;
Mais il est devenu comme un homme hébété,
Depuis que de Tartufe on le voit entêté:
Il l'appelle son frère, et l'aime dans son âme
Cent fois plus qu'il ne fait mère, fils, fille et femme.
C'est de tous ses secrets l'unique confident,
Et de ses actions le directeur prudent.
Il le choie, il l'embrasse; et pour une maîtresse
On ne saurait, je pense, avoir plus de tendresse:
A table, au plus haut bout il veut qu'il soit assis;
Avec joie il l'y voit manger autant que six;
Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les lui cède;
Et s'il vient à roter il lui dit: Dieu vous aide!
Enfin il en est fou: c'est son tout, son héros;
Il l'admire à tous coups, le cite à tout propos;
Ses moindres actions lui semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit sont pour lui des oracles.
Lui qui connaît sa dupe, et qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés a l'art de l'éblouir:
Son cagotisme en tire, à toute heure, des sommes,
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
Il n'est pas jusqu'au fat qui lui sert de garçon
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon;
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
Et jeter nos rubans, notre rouge et nos mouches.
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains
Un mouchoir qu'il trouva dans une Fleur des Saints,
Disant que nous mé lions, par un crime effroyable,
Avec la sainteté les purures du diable.

SCÈNE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLÉANTE, DORINE.

ELMIRE (à Cléante). Vous êtes bien heureux de n'être point venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ai vu mon mari: comme il ne m'a point vue,
Je veux aller là-haut attendre sa venue.
CLÉANTE. Moi, je l'attends ici, pour moins d'amusement,
Et je vais lui donner le bonjour seulement.

SCÈNE IV.

CLÉANTE, DAMIS, DORINE.

DAMIS. De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose,

J'ai soupçonné que Tartufe à son effet s'oppose,
Qu'il oblige mon père à des détours si grands;
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.
Si même ardeur enflamme et ma sœur et Valère,
La sœur de cet ami, vous le savez, m'est chère;
Et, s'il fallait...

DORINE. Il entre.

SCÈNE V.

ORGON, CLÉANTE, DORINE.

ORGON. Ah! mon frère, bonjour.
CLÉANTE. Je sortais, et j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.
ORGON. Dorine... (A Cléante.) Mon beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.
(A Dorine.) Tout s'est-il ces deux jours passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans? Comme est-ce qu'on s'y porte?
DORINE. Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.
ORGON. Et Tartufe?
DORINE. Tartufe! il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.
ORGON. Le pauvre homme!
DORINE. Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout;
Tant sa douleur de tête était encor cruelle!
ORGON. Et Tartufe?
DORINE. Il soupa lui tout seul, devant elle;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.
ORGON. Le pauvre homme!
DORINE. La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour près d'elle il nous fallut veiller.
ORGON. Et Tartufe?
DORINE. Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où sans trouble il dormit jusques au lendemain.
ORGON. Le pauvre homme!
DORINE. A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée;
Et le soulagement suivit tout aussitôt.
ORGON. Et Tartufe?
DORINE. Il reprit courage comme il faut;
Et, contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu madame,
But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin.
ORGON. Le pauvre homme!
DORINE. Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCÈNE VI.

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE. A votre nez, mon frère, elle se rit de vous:
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai, tout franc, que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui
A vous faire oublier toutes choses pour lui;
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point...?

ORGON. Halte-là, mon beau-frère;

Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE. Je ne le connais pas, puisque vous le voulez;

Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être...

ORGON. Mon frère, vous seriez charmé de le connaître,

Et vos ravissements ne prendraient point de fin.

C'est un homme... qui... ah!... un homme... un homme enfin...

Qui suit bien ses leçons goûte une paix profonde,

Et comme du fumier regarde tout le monde.

Oui, je deviens tout autre avec son entretien

Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien;

De toutes amitiés il détache mon âme;

Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme,

Que je m'en soucierais autant que de cela.

CLÉANTE. Les sentiments humains, mon frère, que voilà!

ORGON. Ah! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,

Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venait, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attirait les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière;
Il faisait des soupirs, de grands élançements,
Et baisait humblement la terre à tous moments;
Et, lorsque je sortais, il me devançait vite,
Pour m'aller à la porte offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitait,
Et de son indigence, et de ce qu'il était,
Je lui faisais des dons: mais, avec modestie,
Il me voulait toujours en rendre une partie.
« C'est trop, me disait-il, c'est trop de la moitié;
Je ne mérite pas de vous faire pitié. »
Et, quand je refusais de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il allait le répandre.
Enfin le ciel chez moi me le fit retirer,
Et depuis ce temps là tout semble y prospérer.
Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême:
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle:
Il s'impute à péché la moindre bagatelle;
Un rien presque suffit pour le scandaliser;
Jusque là qu'il se vint l'autre jour accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

CLÉANTE. Parbleu! vous êtes fou, mon frère, que je croi.

Avec de tels discours vous moquez-vous de moi?

Et que prétendez-vous que tout ce badinage?...

ORGON. Mon frère, ce discours sent le libertinage:

Vous en êtes un peu dans votre âme entiché;

Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,

Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE. Voilà de vos pareils le discours ordinaire:

Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.

C'est être libertin que d'avoir de bons yeux;

Et qui n'adore pas de vaines simagrées

N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.

Allez, tous vos discours ne me font point de peur

Je sais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.

De tous vos façonniers on n'est point les esclaves

Il est de faux dévots ainsi que de faux braves:

Et comme on ne voit pas qu'on l'honneur les conduit

Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,

Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,

Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.

Eh quoi! vous ne ferez nulle distinction

Entre l'hypocrisie et la dévotion?

Vous les voulez traiter d'un semblable langage,

Et rendre même honneur au masque qu'au visage,

Egaler l'artifice à la sincérité,

Confondre l'apparence avec la vérité,

Estimer le fantôme autant que la personne,

Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne?

Les hommes la plupart sont étrangement faits!

Dans la juste nature on ne les voit jamais:

La raison a pour eux des bornes trop petites,

En chaque caractère ils passent ses limites;

Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent

Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.

Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.

ORGON. Oui, vous êtes sans doute un docteur qu'on révère:

Tout le savoir du monde est chez vous retiré;

Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,

Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes.

Et près de vous ce sont des sois que tous les hommes.

CLÉANTE. Je ne suis point, mon frère, un docteur révérend,

Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré;

Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,

Du faux avec le vrai faire la différence.

Et comme je ne vois nul genre de héros

Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,

Aucune chose au monde et plus noble et plus belle

Que la sainte ferveur d'un véritable zèle,

Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux

Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux.

Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,

De qui la sacrilège et trompeuse grimace

Abuse impunément et se joue, à leur gré,

De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré:
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,

Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clin d'yeux et d'éclans affectés ;
Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,
Par le chemin du ciel, courir à leur fortune ;
Qui, brûlants et priants, demandent chaque jour,
Et précèdent la retraite au milieu de la cour ;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolément
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment,
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paraître.
Mais les dévôts de cœur sont aisés à connaître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périanthe,
Oronte, Alcidas, Polydore, Clitandre.
Ce titre par aucun ne leur est débattu ;
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu.
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine, est traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections ;
Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils repréentent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre ;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement ;
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens ; voilà comme il en faut user ;
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle ;
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle ;
Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

ORGON. Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit ?

CLÉANTE. Oui. De grâce, un mot, mon frère.

ORGON. Laissons-là ce discours. Vous savez que Valère
Pour être votre gendre a parole de vous.

CLÉANTE. Vous aviez pris jour pour un lieu si doux.
ORGON. Il est vrai.

CLÉANTE. Pourquoi donc en différer la fête ?

ORGON. Je ne sais.

CLÉANTE. Auriez-vous autre pensée en tête ?

ORGON. Peut-être.

CLÉANTE. Vous voulez manquer à votre foi ?

ORGON. Je ne dis pas cela.

CLÉANTE. Nul obstacle, je croi,

Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.

ORGON. Selon.

CLÉANTE. Pour dire un mot faut-il tant de finesses ?

ORGON. Valère, sur ce point, me fait vous visiter.

CLÉANTE. Le ciel en soit loué !

CLÉANTE. Mais que lui reporter ?

ORGON. Tout ce qu'il vous plaira.

CLÉANTE. Mais il est nécessaire

De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc ?

ORGON. De faire

Ce que le ciel voudra.

CLÉANTE. Mais parlons tout de bon.

Valère a votre foi ; la tiendrez-vous ou non ?

ORGON. Adieu.

CLÉANTE (seul). Pour son amour je crains une disgrâce,

Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORGON, MARIANE.

ORGON. Mariane.
MARIANE. Mon père ?

ORGON. Approchez, j'ai de quoi

Vous parler en secret.
MARIANE (à Orgon, qui regarde dans un cabinet).
Que cherchez-vous ?

ORGON. Je voi
Si quelqu'un n'est point là qui pourrait nous entendre ;
Car ce petit endroit est propre pour surprendre.
Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Reconnu de tout temps un esprit assez doux,
Et de tout temps aussi vous m'avez été chère.

MARIANE. Je suis fort redevable à cet amour de père.

ORGON. C'est fort bien dit, ma fille ; et, pour le mériter,

Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE. C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON. Fort bien. Que dites-vous de Tartufe, notre hôte ?

MARIANE. Qui ? moi !

ORGON. Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE. Hélas ! j'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

SCÈNE II.

ORGON, MARIANE, DORINE (entrant doucement, et se tenant
derrière Orgon, sans être vue).

ORGON. C'est parler sagement... Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous serait doux
De le voir par mon choix devenir votre époux.
Hé ?

MARIANE. Hé !

ORGON. Qu'est-ce ?

MARIANE. Plait-il ?

ORGON. Quoi ?

MARIANE. Me suis-je méprise ?

ORGON. Comment ?

MARIANE. Qui voulez-vous, mon père, que je dise

Qui me touche le cœur, et qu'il me serait doux

De voir, par votre choix, devenir mon époux ?

ORGON. Tartufe.

MARIANE. Il n'en est rien, mon père, je vous jure.

Pourquoi me faire dire une telle imposture ?

ORGON. Mais je veux que cela soit une vérité ;

Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté.

MARIANE. Quoi ! voulez-vous, mon père... ?

ORGON. Oui, je prétends, ma fille,

Unir par votre hymen Tartufe à ma famille.

Il sera votre époux, j'ai résolu cela.

(Apercevant Dorine.)

Et comme sur vos vœux je... Que faites-vous là ?

La curiosité qui vous presse est bien forte,

Mamie, à nous venir écouter de la sorte.

DORINE. Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part

De quelque conjecture ou d'un coup de hasard ;

Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,

Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON. Quoi donc ! la chose est-elle incroyable ?

DORINE. A tel point

Que vous-même, monsieur, je ne vous en erois point.

ORGON. Je sais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE. Oui, oui ! vous nous contez une plaisante histoire !

ORGON. Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE. Chansons !

ORGON. Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE. Allez, ne croyez point à monsieur votre père ;

Il raille.

ORGON. Je vous dis...

DORINE. Non, vous avez beau faire,

On ne vous croira point.

ORGON. A la fin mon courroux...

DORINE. Eh bien ! on vous croit donc ; et c'est tant pis pour vous.

Quoi ! se peut-il, monsieur, qu'avec l'air d'homme sage,

Et cette large barbe au milieu du visage,

Vous soyez assez fou pour vouloir... ?

ORGON. Ecoutez :

Vous avez pris céans certaines privautés

Qui ne me plaisent point ; je vous le dis, mamie.

DORINE. Parlons sans nous fâcher, monsieur, je vous supplie.

Vous moquez-vous des gens d'avoir fait ce complot ?

Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot ;

Il a d'autres emplois auxquels il faut qu'il pense.

Et puis, que vous apporte une telle alliance ?

A quel sujet aller, avec tout votre bien,

Choisir un gendre gueux... ?

ORGON. Taisez-vous. S'il n'a rien,

Sachez que c'est par là qu'il faut qu'on le révère.

Sa misère est sans doute une honnête misère ;
Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,
Puisqu'enfin de son bien il s'est laissé priver
Par son trop peu de soin des choses temporelles,
Et sa puissante attache aux choses éternelles.
Mais mon secours pourra lui donner les moyens
De sortir d'embarras, et rentrer dans ses biens ;
Ce sont fiels qu'à bon titre au pays on renomme
Et, tel que l'on le voit, il est bien gentilhomme.

DORINE. Oui, c'est lui qui le dit ; et cette vanité,
Monsieur, ne sied pas bien avec la piété.
Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence
Ne doit point tant prôner son nom et sa naissance ;
Et l'humble procédé de la dévotion
Souffrir mal les éclats de cette ambition.

A quoi bon cet orgueil ?... Mais ce discours vous blesse :
Parlons de sa personne, et laissons sa noblesse.
Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui,
D'une fille comme elle un homme comme lui ?
Et ne devez-vous pas songer aux bienséances,
Et de cette union prévoir les conséquences ?

Songez que d'une fille on risque la vertu,
Lorsque dans son hymen son goût est combattu ;
Que le dessein d'y vivre en honnête personne
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne ;
Et que ceux dont partout on montre au doigt le front
Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.

Il est bien difficile enfin d'être fidèle
A de certains maris faits d'un certain modèle ;
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait
Est responsable au ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre dessein vous livre.

ORGON. Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre !

DORINE. Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

ORGON. Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons.

Je sais ce qu'il vous faut, et je suis votre père.

J'avais donné pour vous ma parole à Valère ;

Mais, outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin,

Je le soupçonne encor d'être un peu libertin.

Je ne remarque point qu'il hante les églises.

DORINE. Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,

Comme ceux qui n'y vont que pour être aperçus ?

ORGON. Je ne demande point votre avis là-dessus.

Enfin avec le ciel l'autre est le mieux du monde,

Et c'est une richesse à nulle autre seconde.

Cet hymen de tous biens comblera vos desirs.

Il sera tout confit en douceurs et plaisirs.

Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidèles,

Comme deux vrais enfants, comme deux tourterelles :

A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez,

Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

DORINE. Elle ! Elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.

ORGON. Ouais ! quels discours !

DORINE. Je dis qu'il en a l'encolure,

Et que son ascendant, monsieur, l'emportera

Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON. Cessez de m'interrompre, et songez à vous taire,

Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE. Je n'en parle, monsieur, que pour votre intérêt.

ORGON. C'est prendre trop de soin ; taisez-vous, s'il vous plaît.

DORINE. Si l'on ne vous aimait...

ORGON. Je ne veux pas qu'on m'aime

DORINE. Et je veux vous aimer, monsieur, malgré vous-même.

ORGON. Ah !

DORINE. Votre honneur m'est cher, et je ne puis souffrir

Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON. Vous ne vous tairiez point !

DORINE. C'est une conscience

Que de vous laisser faire une telle alliance.

ORGON. Te tairas-tu, serpent, dont les traits effrontés... ?

DORINE. Ah ! vous êtes dévot, et vous vous emportez !

ORGON. Oui ; ma bile s'échauffe à toutes ces fadaïses ;

Et, tout résolu, je veux que tu te taises.

DORINE. Soit. Mais, ne disant mot, je n'en pense pas moins.

ORGON. Pense, si tu le veux ; mais applique tes soins

A ne m'en point parler, ou... Suffit... (A sa fille.) Comme sage,

J'ai pesé mûrement toutes choses.

DORINE (à part). J'enrage

De ne pouvoir parler.

ORGON. Sans être damoiseau,

Tartufe est fait de sorte...

DORINE (à part). Oui, c'est un beau museau !

ORGON. Que, quand tu n'aurais même aucune sympathie

Pour tous les autres dons...

DORINE (à part). La voilà bien lotie !

(Orgon se tourne du côté de Dorine, et, les bras croisés, l'écoute et la regarde en face.)

Si j'étais en sa place, un homme assurément
Ne m'épouserait pas de force impunément ;
Et je lui ferais voir, bientôt après la fête,
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

ORGON (à Dorine). Donc, de ce que je dis on ne fera nul cas ?

DORINE. De quoi vous plaignez-vous ? Je ne vous parle pas.

ORGON. Qu'est-ce que tu fais donc ?

DORINE. Je me parle à moi-même.

ORGON (à part). Fort bien. Pour châtier son insolence extrême,

Il faut que je lui donne un revers de ma main.

(Il se met en posture de donner un soufflet à Dorine, et à chaque mot qu'il dit à sa fille il se tourne pour regarder Dorine, qui se tient droite sans parler.)

Ma fille, vous devez approuver mon dessein...

Croire que le mari... que j'ai su vous dire...

(A Dorine.) Que ne te parles-tu ?

DORINE. Je n'ai rien à me dire.

ORGON. Encore un petit mot.

DORINE. Il ne me plaît pas, moi.

ORGON. Certes, je t'y guettais.

DORINE. Quelque sotte, ma foi !...

ORGON. Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance,

Et montrer pour mon choix entière déférence.

DORINE (en s'enfuyant). Je me moquerais fort de prendre un tel époux.

ORGON (après avoir manqué de donner un soufflet à Dorine).

Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,

Avec qui, sans péché, je ne saurais plus vivre.

Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre ;

Ses discours insolents m'ont mis l'esprit en feu ;

Et je vais prendre l'air pour me rasseoir un peu.

SCÈNE III.

MARIANE, DORINE.

DORINE. Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole ?

Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle ?

Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,

Sans que du moindre mot vous l'avez repoussé !

MARIANE. Contre un père absolu que veux-tu que je fasse ?

DORINE. Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

MARIANE. Quoi ?

DORINE. Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui ;

Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui ;

Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,

C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire ;

Et que, si son Tartufe est pour lui si charmant,

Il le peut épouser sans nul empêchement.

MARIANE. Un père, je l'avoue, a sur nous tant d'empire

Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE. Mais raisonnons. Valère a fait pour vous des pas :

L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas ?

MARIANE. Ah ! qu'envers mon amour ton injustice est grande,

Dorine ! Me dois-tu faire cette demande ?

T'ai-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur ?

Et sais-tu pas pour lui jusqu'ou à mon ardeur ?

DORINE. Que sais-je si le cœur a parlé par la bouche,

Et si c'est tout de bon que cet amour vous touche ?

MARIANE. Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,

Et mes vrais sentiments ont su trop éclater.

DORINE. Enfin, vous l'aimez donc ?

MARIANE. Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE. Et, selon l'apparence, il vous aime de même ?

MARIANE. Je le crois.

DORINE. Et tous deux brûlez également

De vous voir mariés ensemble ?

MARIANE. Assurément.

DORINE. Sur cette autre union quelle est donc votre attente ?

MARIANE. De me donner la mort, si l'on me violente.

DORINE. Fort bien. C'est un recours où je ne songeais pas :

Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embarras.

Le remède sans doute est merveille